

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

REVUE DU
ET DE LA



TIERS-ORDRE
TERRE SAINTE.

AVIS A NOS DIRECTEURS DU T.-O.

Pour éviter qu'à l'avenir des personnes indignes ne réussissent à se faire recevoir dans le Tiers-Ordre comme membres isolés, les Supérieurs Majeurs de l'Ordre ont décidé que désormais les *Directeurs du Tiers-Ordre ne recevront comme Tertiaires isolés que les personnes qui auront été d'abord présentées au Discréttoire ou Conseil de la Fraternité du lieu, et jugées dignes par ce Discréttoire d'appartenir à la famille franciscaine.*

Nos Directeurs du Tiers-Ordre voudront bien ne pas oublier cette décision dont la sagesse est visible.

Les Directeurs que nous avons autorisés à Montréal, voudront bien nous envoyer la liste des Tertiaires isolés qu'ils ont reçus jusqu'à présent ; et *chaque six mois* nous adresser désormais les noms des nouveaux membres isolés du T.-O. qu'ils auront admis.

PRIONS.

Chers Lecteurs, les œuvres de Dieu ne peuvent croître et s'épanouir que par le souffle divin. Or ce souffle vient évidemment de Dieu.

D'autre part, Dieu n'accorde ordinairement ses dons qu'à la prière: "Demandez et vous recevrez," a dit le Seigneur Jésus.

Donc, puisque vous et nous voulons contribuer à la prospérité du Tiers-Ordre et de son organe, notre petite Revue, il faut nous mettre à prier spécialement à cette intention.

Voici la résolution que nous avons déjà mise en pratique, à partir du mois d'Août. Nous avons célébré, et Désormais nous CÉLÉBRERONS, TOUTES LES SEMAINES, TROIS MESSSES A L'INTENTION DE TOUTS NOS TERTIAIRES DU CANADA OU CANADIENS DES ÉTATS. Ces messses seront dites le Dimanche, lundi et mardi.—Selon que nous l'avons promis dans le No. précédent, LE MERCREDI ON APPLIQUERA LE S. SACRIFICE A L'INTENTION DES PERSONNES QUI CONTRIBUERONT PAR LEURS AUMONES A PROCURER A LA REVUE LES MOYENS DE SE RENDRE PLUS PARFAITE. Enfin LES 3 AUTRES

JOURS, c'est-à-dire jeudi, vendredi et samedi, LA MESSE SERA DITE POUR L'ŒUVRE DE LA REVUE.

Une bonne presse, je veux dire, une publication tout-à-fait catholique, sérieuse en même temps qu'intéressante et utile est indispensable. Voilà ce que nous voudrions réaliser à votre profit et à la gloire de Dieu. C'est pour cela que nous pensons nécessaire de prier tout spécialement POUR L'ŒUVRE DE LA REVUE de telle sorte que celle-ci devienne de plus en plus parfaite sous tous rapports, ainsi que toutes les personnes qui y sont employées.

Donc, tous les ans, nous célébrerons la Sainte Messe 156 fois pour la prospérité du Tiers-Ordre canadien ; 156 fois pour l'œuvre de la Revue et 52 fois pour les Bienfaiteurs de cette même Revue. (1) Si plus tard nous pouvons faire plus, nous ferons plus.

Nous croyons être agréables à nos chers Tertiaires en leur communiquant ces bonnes nouvelles ; il nous semble qu'ils vont redoubler d'ardeur pour correspondre fidèlement à la grâce de leur vocation et pour propager le Tiers-Ordre auprès des âmes de bonne volonté qu'ils connaîtraient ; qu'ils feront également le possible pour divulguer, étendre notre Revue ; je dis nôtre, car elle est la Revue des Tertiaires aussi bien que des Pères du premier Ordre. Elle ne subsiste, en effet, que par les abonnés, nos ressources étant absolument nulles. Enfin nos Tertiaires auront tous à cœur de nous continuer leurs abonnements ; ceux et celles qui de temps à autre voudraient faire l'aumône à la Revue, aumône qu'ils prélèveraient sur la somme consacrée à leurs plaisirs, en particulier à leur toilette trop mondaine, ceux et celles-là, dis-je, feront une œuvre doublement méritoire. Ils méritent ceux qui contribuent à propager la parole de Dieu ; ils méritent en outre en se privant d'un plaisir pour Dieu.

Cependant nous demandons à tous encore mieux.—Eh quoi, donc ? —Nous vous demandons de joindre vos prières aux nôtres. Oui, priez ! Priez par la prière proprement dite ; priez par l'assistance à la sainte Messe, priez par la sainte Communion ; priez par le Chemin de la Croix ; priez par vos sacrifices et vos peines de chaque jour ; priez même par vos désirs de répondre à notre appel. Tout cela sera entendu par l'oreille du Père céleste ; tout cela sera exaucé certainement ; et, avec nous, chers Frères et Sœurs en St. François, vous aurez travaillé efficacement au salut de beaucoup d'âmes, au salut de la société, au triomphe de la Ste Eglise. St. François vous reconnaîtra pour ses vrais enfants.

LA REDACTION.

(1) Evidemment les Tertiaires qui d'une manière ou d'une autre feront l'aumône à la Revue auront part non seulement aux 156 messes dites pour le T.-O. mais encore aux 52 autres ; c'est-à-dire à 208 messes par an. Ce n'est pas à dédaigner.

S. FRANÇOIS D'ASSISE.

IX

Nous avons quitté S. François au moment où comme S. Martin il avait donné ses vêtements à un pauvre.

“ La nuit suivante, avant que le sommeil vint clore ses paupières, il délibéra longuement sur son projet; il respirait à peine, il brûlait de se mettre en route. Dieu qui l'avait frappé auparavant de la verge de sa justice, le visita dans une vision nocturne, par sa grâce. Et parce que François était avide de gloire, le Sauveur l'attira et l'éleva par la vue d'une gloire extrême.

“ Pendant son sommeil, François entend une voix qui l'appelle par son nom; quelqu'un lui apparaît et le conduit dans sa maison transformée en un palais spacieux et charmant. Il y avait une fiancée de toute beauté et quantité d'armures de chevaliers : des boucliers resplendissants, des selles, des lances et autres pièces nécessaires au harnois et à la splendeur du costume des chevaliers. Le tout était suspendu à la muraille. Cette vue le remplit d'une grande joie, et dans son admiration, il se demandait en silence, qu'est-ce que cela pouvait être. Il n'était pas habitué à voir de semblables choses dans sa maison, mais plutôt des balots de drap à vendre.” (Célano ; 3 compag.)

S. Bonaventure racontant cette vision fait remarquer que les armes étaient marquées du signe de la Croix du Christ. “ La divine miséricorde, ajoute le S. Docteur, voulait montrer quelle incomparable récompense serait donnée à François pour la miséricorde faite, pour l'amour de Dieu, au chevalier indigent. „ (Leg. maj. c 1. n. 4.)

“ Cette apparition soudaine le remplit de stupeur, et il demanda pour qui tout cela ? On lui répondit : “ Tout cela est pour toi et tes chevaliers ! ” (S. Bonav. 3 Compag. Célano.)

“ Le lendemain matin, il se réveille le cœur plein de jubilation, et prend cette vision dans un sens mondain : elle présage une grande prospérité ; qu'il deviendra un grand prince. On eût dit qu'il n'avait pas encore goûté l'esprit de Dieu ; en tout cas, son esprit n'était pas encore exercé à sonder les divins mystères, il ne savait pas encore passer de l'apparence des choses visibles à la contemplation de la vérité invisible. Il ne savait donc ce qu'il disait et il n'avait pas encore compris quelle fonction Dieu lui réservait.

“ Et cependant il pouvait reconnaître combien son interprétation était fausse ; car bien qu'elle fut assez conforme, en un certain sens, à ce qu'il venait de voir, son esprit, néanmoins n'avait pas l'habitude de se réjouir en de semblables choses. Il devait en effet se faire une certaine violence, afin d'accomplir ses desseins et pour se mettre en route.

“ Soit dit en passant, il était assez convenable de parler d'armes avant tout, il était très-opportun de commencer par donner des armes au futur chevalier du Christ qui devait faire la guerre à Satan, et qui, nouveau David, délivrerait le peuple de Dieu au nom du Seigneur des armées.” (Célando, S. Bonav., 3 Comp.)

“ Donc, François se met en devoir de partir en Pouille, pour être armé chevalier par le comte sus dit ; les préparatifs de voyage se font sans lésinerie ; il a hâte de monter les degrés des honneurs militaires. La joie l'anime plus que de coutume, on s'en étonne et on l'interroge sur le motif d'une si grande allégresse ? Et lui de répondre : “ Je sais que je deviendrai un grand prince.” L'esprit charnel lui inspirait cette interprétation vulgaire de la précédente vision, qui, dans les trésors de la sagesse de Dieu, devait se vérifier d'une façon bien plus illustre. (2 Célando)

“ S'étant mis en route, François, parvenu à Spolète, se trouva indisposé. Afin de pouvoir continuer son voyage il se coucha. Et voilà que pendant la nuit, il eut dans un demi-sommeil, une deuxième vision. Quelqu'un lui parlait et lui demandait avec intérêt où il désirait se rendre ? Ce quelqu'un était Dieu. François lui manifesta son dessein sans rien cacher, et dit qu'il partait pour guerroyer dans la Pouille. Le Seigneur reprend et l'interroge familièrement : “ François, qui peut, du maître ou du serviteur, du riche ou du pauvre, te faire le plus de bien ?

— “ C'est le maître et le riche.

— “ Pourquoi donc délaisses-tu le Maître pour le serviteur, et le Dieu riche pour un homme pauvre ?

“ Et François : Seigneur que voulez vous que je fasse ?

“ Et le Seigneur : Retourne chez toi, là tu sauras ce que tu dois faire, car la vision que tu as eue doit être entendue autrement. Elle s'accomplira d'une manière spirituelle, non par une disposition humaine, mais divine.

La première vision l'avait mis presque hors de lui-même par l'espérance d'une prospérité temporelle ; la seconde le fit rentrer en lui-même. Son recueillement, son admiration, son attention à tous ces événements l'empêchèrent de se rendormir cette nuit.

“ Le matin, sans tarder, François reprit le chemin d'Assise. Sans peur, très-heureux, devenu déjà un modèle d'obéissance, il attend la volonté du Seigneur qui lui avait donné ces visions et qui devait lui donner ses ordres.

“ Saul est changé en Paul. Saul est jeté par terre, les reproches sévères produisent de douces paroles. François change les armes humaines en armes spirituelles et reçoit en place de la gloire militaire une céleste présidence.”
(S. Bonav., 2 Célano., 3 Comp.)

Revenu dans sa ville natale, “ il commence à parcourir le chemin de la perfection et à devenir un homme nouveau.

“ Il se retire un peu du tumulte mondain et du négoce ; il s'efforce d'attirer Jésus-Christ dans son intérieur. Prudent négociant, il dérobe aux yeux des moqueurs la perle qu'il a trouvée, et il s'applique à secret de l'acheter au prix de tout ce qu'il possède.

Pendant “ peu après son retour à Assise il est de nouveau, un certain soir, élu comme leur chef, par ses anciens compagnons de plaisir, et prié de préparer un banquet selon sa générosité.

“ Ces enfants de Babylone entraînent donc malgré lui ce cœur déjà entré dans une voie différente de la leur. Car la troupe des jeunes gens d'Assise, qui avait autrefois établi François le conducteur de leurs vanités, ose encore l'inviter à leur commun repas assaisonné d'actes et de paroles inutiles ou malséantes. Sa libéralité bien connue leur fait croire, sans aucun doute, qu'il soldera généreusement tous les frais du festin. Ils se rendent obéissants pour avoir le ventre plein, ils souffrent d'être soumis pour manger à satiété.

“ Afin de n'être pas noté d'avarice, François accepte l'honneur qu'on lui offre, il se souvient de la courtoisie au milieu de ses pieuses méditations.

“ Comme d'habitude il fait donc préparer un repas splendide ; il double même les plats recherchés. Eux se gorgent à en vomir, sortent de la salle et s'en vont par les places de la ville qu'ils souillent de chansons bachiques. Ils précèdent François, qui, le bâton à la main en signe de supériorité, marche sans chanter, un peu en arrière de la troupe avinée.

“ Il se sépare d'elle graduellement ; car son cœur, déjà dégoûté de plaisirs si grossiers, chantait au Seigneur.

“ Et voilà que tout à coup Dieu le visite. Et aussitôt, comme plus tard il le raconta lui-même, son cœur est tellement rempli de la divine douceur, qu'il ne peut ni parler, ni se mouvoir, ni entendre, ni sentir autre chose que cette

douceur, laquelle le rend tellement étranger à toute sensation corporelle qu'il n'aurait pu se bouger de là, l'eût on mis en pièces.

“Pénétré de cet ineffable sentiment spirituel qui l'élevait jusqu'aux choses invisibles, il comprenait le peu de valeur de tous les biens terrestres, et les jugeait absolument frivoles. O Jésus que votre condescendance est merveilleuse ! vous donnez de grandes choses à ceux qui sont fidèles aux petites, et vous gardez, vous placez au-dessus du déluge des grandes eaux ce qui est à vous. Le Christ en effet a nourri de pain et de poissons, multipliés miraculeusement, les foules qui le suivaient, et il n'a pas repoussé les pécheurs. Veut-on le faire roi ? il prend la fuite, il gravit une montagne pour y prier ! Mystères de Dieu atteints par François qui, sans le savoir, est conduit vers une science parfaite.

“Cependant la troupe folâtre se retourne ; elle voit son chef en arrière et revient vers lui. La peur les prend en le voyant changé en homme tout nouveau. On l'interroge : “ À quoi as-tu pensé, que tu ne nous a pas suivis ? Songerais-tu à prendre femme ?

—“ Et lui, vivement :

—“ Vous dites vrai, car j'ai pensé à prendre l'épouse la plus noble, la plus riche, la plus belle que vous ayez jamais vue !

—“ Et ils se moquèrent de lui. Pour lui, il avait ainsi parlé, non de lui-même, mais par l'inspiration de Dieu, car cette épouse fut la vraie religion qu'il reçut, plus noble, plus riche, plus belle que les autres par la pauvreté.” (2 Célano les 3 Compag.)

Nous verrons plus loin se renouveler la question : François, songes-tu à te marier ? Le changement qui s'opérait dans le fils de Pica devait occuper le public et faire le sujet des conversations ; un plaisant aura trouvé bon d'interroger ainsi le converti ; la demande aura fait rire, et aura été renouvelée à l'occasion par manière de taquinerie. Peut-être aura-t-on, comme on dit vulgairement, monté une scie à François. Celui-ci aura pris la chose à cœur, de là cette fière réponse : oui, je veux épouser la femme la plus noble, la plus riche, la plus belle que vous ayez jamais vue : aucune ne l'égalera. . . . Aux mêmes plaisanteries il aura opposé la même réponse.

Quoiqu'il en soit, notre Saint “ à partir de la visite divine, dont il vient d'être fait mention, commença à descendre à ses propres yeux et à mépriser ce qu'il avait d'abord chéri ; pas encore absolument toutefois, car il n'avait pas encore tout-à-fait rompu avec le siècle.

“ Peu à peu il se soustrayait au tumulte du monde.

“ Souvent et presque tous les jours il se retirait pour prier en secret, pressé d'agir de la sorte, par la douceur sus-dite qui le venait fréquemment trouver et, des places et autres lieux publics, l'entraînait à l'oraison.

“ Bien que dans le passé, ainsi que nous l'avons vu, il fut déjà bienfaiteur des pauvres, depuis ce moment il s'affermir dans la résolution de ne plus refuser l'aumône demandée pour Dieu, et de se montrer plus facile et plus généreux que de coutume. Donc n'importe quel pauvre implorait sa charité, hors du logis paternel, obtenait toujours. S'il le pouvait, François donnait de l'argent ; s'il en manquait, il donnait sa coiffure ou sa ceinture afin que le pauvre ne partit pas les mains vides. Manquait-il de ces objets ? il se retirait à l'écart, déposait là sa chemise et envoyait le pauvre la prendre secrètement ; et cela pour Dieu.

“ Pareillement il achetait des vases et ornements d'église qu'il faisait parvenir très-secrètement aux prêtres pauvres.

“ En l'absence de son père, bien que restant seul à la maison avec Pica, il garnissait (1) la table comme si toute la famille eut dû s'y asseoir : c'était pour les pauvres. Interrogé un jour pourquoi il mettait tant de pains sur la table, il répondit : C'est pour en faire l'aumône aux pauvres, car j'ai résolu de donner l'aumône à tous pour Dieu.

“ Pica qui l'aimait plus que ses autres fils “ *prae ceteris filiis,*” (2) le laissait faire ; observant toutes ses œuvres et le cœur plein d'admiration en le voyant agir de la sorte. Autrefois en effet le cœur de François était tout à ses compagnons de plaisir qu'il suivait lorsque ceux-ci l'appelaient. Que de fois il s'était levé de table, ayant à peine mangé, et avait laissé ses parents tout affligés de son départ déraisonnable ! Maintenant il n'avait de cœur que pour voir ou entendre des pauvres auxquels il distribuait l'aumône.

“ Changé de la sorte par la grâce divine, bien que portant encore le vêtement du monde, il souhaitait d'être en quelque ville où, comme étranger, il se dépouillerait de ses

(1) Ce passage nous montre S. François faisant l'office de serviteur : c'est lui qui garnit la table, qui la prépare. Cela est bien beau dans un jeune homme riche, âgé de 25 ans. Quelle leçon pour beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles qui se font servir par leurs parents !

(2) S. François avait donc plusieurs frères, bien que l'histoire ne donne le nom que d'un seul.

propres habits qu'il échangerait avec ceux de quelque pauvre, et s'essayerait à demander l'aumône pour l'amour de Dieu.

“ Or, à cette époque étant allé à Rome, en pèlerinage, il entra dans l'église de St Pierre. La modicité des offrandes de quelques uns le frappa, et il se dit : Le prince des Apôtres que Dieu a honoré plus que les autres doit être honoré par tous magnifiquement et spécialement ; pourquoi donc ceux-ci font-ils des offrandes si mesquines dans l'église où son corps repose ? Alors, avec une grande ferveur il plonge la main dans sa bourse, en retire une pleine poignée de pièces de monnaie et les jette par la fenêtre de l'autel. Cette pluie d'argent rend un son si bruyant que tous les assistants s'ébahissent d'une telle largesse.

“ François sort et se place devant la porte de l'église, parmi les autres pauvres qui demandent l'aumône. Avec un certain pauvre petit homme il change de vêtements, et ainsi déguenillé, debout sur les degrés de l'église avec les autres indigents, il mendie en langue française. Volontiers il se servait de cet idiôme bien qu'il le parlât mal. Puis, se réputant vrai mendiant, il s'assied joyeux au milieu des autres, et de bon appétit partage leur repas. Que de fois il aurait agi de même si le respect de ses parents ne l'en avait empêché !

“ Après cela il quitte ses haillons, reprend ses habits et retourne à Assise. (3 Comp. 2. Célano)

(A suivre.)

FR. JEAN-BAPTISTE, M. O

LE TIERS-ORDRE

DANS LE PASSÉ.

IX.

Les nouveaux Ordres avaient été pour une grande part les instruments de ce triomphe. Frères Mineurs et Frères Prêcheurs, tantôt ouvertement, tantôt déguisés en pèlerins ou en colporteurs, avaient à l'envi soufflé la résistance, exalté l'amour de l'Eglise, publié en tous lieux les censures pontificales. Frédéric, qui connaissait leur action, les regardait comme ses pires ennemis. Un jour, qu'en le dénôçant comme excommunié dans les Deux-Sicules, ils

l'avaient, selon son expression, blessé à la prunelle de l'œil, il rugit comme un lion et manda au capitaine général du royaume de les faire brûler sans pitié, eux et leurs adeptes, dès qu'on les trouverait porteurs d'un message du Souverain Pontife. Plus souvent il se contentait de les décrier par ses émissaires, comme nous avons vu, ou de répandre contre eux de petits pamphlets écrits en vers, où il essayait de les rendre odieux et ridicules. Quelquefois même, et c'était une autre façon de reconnaître leur influence, il essayait de les gagner par des paroles flatteuses. " Nous sommes disposé, écrivait-il aux Dominicains assemblés, à Paris, en chapitre général, à soutenir et à favoriser votre saint Ordre, non seulement par des paroles, mais encore par des faits." Il faisait peut-être encore plus d'avances aux Franciscains. Hélas ! qui ne sait qu'il trouva créance auprès de *quelques-uns*, et que le successeur même de François, le trop fameux frère Elie, entra si bien dans ses intérêts que l'empereur se plut à le considérer " comme un ami et un homme de sa maison."

Le rôle des Tertiaires ne fut ni moins actif ni moins efficace. Ils composèrent le gros des milices communales qui s'opposèrent si énergiquement à Frédéric et parurent sur tous les champs de bataille et sur toutes les brèches. En 1167, on avait regardé la formation de la ligue lombarde comme une sorte de prodige, qui faisait le plus grand honneur à la politique d'Alexandre III. Sous Frédéric, ou plutôt contre lui, les ligues se formèrent et se reformèrent sur tous les points de l'Italie. On en trouve dans l'Etat ecclésiastique, et c'est Pérouse et Assise qui en sont l'âme. On en trouve jusque dans les deux-Siciles, où les empereurs s'étaient toujours regardés comme chez eux. Il était manifeste qu'un nouvel esprit s'était formé qui donnait de la cohésion aux forces auparavant dispersées. D'où venait cet esprit ? Evidemment des Tiers-Ordres, qui, en réveillant l'énergie morale chez les populations, les armaient pour le droit contre toutes les brutalités du despotisme.

Aussi les contemporains ne se sont-ils pas mépris sur les vraies causes du courage qui fut déployé. Voici le témoignage que rendait " aux frères de la milice de Jésus-Christ " l'intrépide vieillard le Pape Grégoire IX qui soutint, anima et dirigea tous ces combattants. " Les perfides hérétiques, semblables aux enfants d'Ismaël, se sont unis aux gentils et abusant, pour faire le mal, de la puissance d'un roi superbe qui favorise leurs criminelles entreprises, ils ont introduit un autre Antiochus dans le temple...

Pour vous, c'est le Seigneur qui vous a inspiré la généreuse résolution de vous exposer à la mort plutôt que de laisser impunis les attentats de ces hommes sacrilèges. Vous faites revivre le courage des Machabées. Vous avez sagement préféré à la gloire de servir un prince mortel celle de combattre pour Jésus-Christ."

Ces éloges n'étaient pas une vaine parole. Les frères de la Pénitence avaient accompli des prodiges. Les plus humbles s'étaient élevés au-dessus de leur condition, les plus jeunes au-dessus de leur âge. Quelle lumière jette sur ce point la vie de Sainte Rose de Viterbe, la petite tertiaire franciscaine ! Ce fut une de ces enfants prédestinées en qui la divine sagesse, comme une vigne précoce, donne sa fleur avant le temps. Tout en elle était attrait et grâce. Les hommes la contemplaient avec admiration, et les oiseaux venaient becqueter dans ses mains et dans son cou. Telle était la vivacité de ses mouvements, qu'on eût dit que son petit corps avait des ailes. Elle dormait à peine. Elle se levait souvent pendant la nuit et s'échappant du toit paternel, allait par les rues chanter des cantiques d'une voix ferme et harmonieuse. Elle aimait Dieu de tout son cœur et de toute son âme. Elle n'avait pas encore dix ans qu'elle commença à prêcher contre les hérétiques. Ceux-ci, battus quelques années auparavant en compagnie des Gibelins leurs alliés avaient commencé à relever la tête. Le cardinal Regnier, Archevêque de la ville, signala le danger dans une lettre publique. Nulle part son appel ne trouva plus d'écho que dans l'âme de Rose. L'enfant exprima tout haut ce que pensaient tout bas les amis de l'Eglise. Montée sur une grosse pierre, elle prêcha avec la liberté de son âge que l'Empereur était hérétique, qu'il fallait lui résister et tenir haut le drapeau de la foi. Les Guelfes encourageaient et applaudissaient ce langage où ils retrouvaient leurs propres pensées. Un noyau d'opposition se forma autour du petit tribun.

Pour en arrêter le développement, les Gibelins se rendirent en troupe auprès du préfet, qui était de leur faction. " Si vous ne chassez Rose et ses parents, lui dirent-ils, nous ferons une émeute et nous vous chasserons vous-même." Le préfet, pris de peur, n'essaya même pas de les ramener à de meilleurs sentiments. Il envoya ses appariteurs appréhender l'enfant avec ses parents, et lorsqu'ils eurent été amenés devant lui, il leur ordonna aussitôt de sortir de la ville, sous peine d'être jetés en prison et d'avoir tous leurs biens confisqués. On était au plus fort

de l'hiver, la neige tombait sans interruption depuis quelques jours, les chemins étaient invisibles et impraticables. Les parents demandèrent un peu de répit. "C'est la mort disaient-ils, qu'un départ dans ces conditions.—Eh bien, vous mourrez, répliqua durement le préfet; je ne demande pas mieux." Ils s'éloignèrent donc avec leur enfant et gravirent au prix de mille dangers les pentes abruptes du mont Cimini. Ce ne fut que le lendemain qu'ils parvinrent à Soriano, où un bon accueil les dédommagea un peu de leurs fatigues. Il y avait bientôt un an qu'ils vivaient là en paix, lorsqu'une révélation apprit à Rose que leur exil allait finir par la mort de l'Empereur. Elle ne garda pas cette bonne nouvelle pour elle seule. Dès le matin elle alla sur la grande place et dit à la foule: "Ecoutez, fidèles du Christ, et n'hésitez pas à vous livrer à la joie. Dans quelques jours, je vous l'annonce, vous serez triomphante." Elle faisait cette prophétie le 5 décembre. Dix jours après on apprenait que l'Empereur était mort le 13 à Fiorentino, près de Lucera. C'était la délivrance pour tous les Guelfes. Rose reprit aussitôt le chemin de Viterbe. Toute la ville se porta à sa rencontre. On lui fit une ovation, comme on eût fait à un chef de parti rentrant victorieux au milieu de ses concitoyens.

En résumé le Tiers-Ordre de Saint François exerça au XIIIe siècle une action religieuse, sociale et politique. Il fut une pépinière de saints, acheva d'émanciper bourgeois et gens des campagnes et, dans une situation des plus critiques, mit au service de l'Eglise des légions de défenseurs.

(FIN.)

L'abbé LÉON LE MONNIER, Ptre.

UN TERTIAIRE DU XIX SIECLE

J.-BTE LARODIE.

Laroudie continua son office de surveillant pendant longtemps. Un jour, le successeur de M. Dubreuil lui fit remarquer qu'il n'était pas juste qu'il perdît sa journée dans cet emploi, et lui offrit une rétribution; mais Jean se fâcha tout rouge. Il voulait faire du bien et non pas chercher un salaire.—Alors, lui répondit M. de Marsac, je ne veux plus vous voir ici.

Le coup porta. Laroudie accepta une rétribution inférieure au salaire d'une demi-journée. Ne plus venir à la *Persévérance* eut été un trop grand sacrifice pour lui.

Son action, du reste, ne se bornait pas à surveiller les enfants rendus au patronage. Il s'enquêrait encore, auprès des parents, du motif des absences renouvelées de leurs enfants, les mettait au courant de l'irrégularité commise, s'il y avait lieu ; au besoin il courait après les vagabonds, et les ramenait aux réunions. Généralement ses démarches n'étaient pas inutiles.

N'allez pas croire cependant que le zèle avec lequel il s'occupait de la Persévérance nuisit à son travail. Non, il savait faire la part de tout. L'atelier, le patronage et les pauvres se le partageaient. Quoique encore fort jeune, il aimait extrêmement les pauvres. Il voyait en eux les membres souffrants de Jésus-Christ, et il s'oubliait toujours pour ne penser qu'à eux. Sa bonne mère lui en avait du reste, donné l'exemple. Que de fois il l'avait vue entourée de pauvres qui connaissaient sa charité, et partageaient son peu de monnaie, son pain, ses provisions !

Un jour Jean-Bte. lui dit en rentrant du travail, —L'écuelle dans laquelle vous me trempez la soupe est beaucoup trop petite ; je n'en ai jamais assez !—Je t'en donnerai une plus grande, mon petit, répondit l'excellente femme. En effet, le lendemain la mère donnait à son fils, au lieu de l'écuelle ordinaire, un grand pot en terre brune, contenant la valeur d'un litre de soupe. Laroudie sourit, passa une ficelle dans les oreilles du pot, et, le pain sous le bras, s'en alla gai comme un pinson. Le soir il revint avec son pot vide. Il en fut de même les jours suivants.

—Comme cet enfant mange, pensait la mère, et cependant il est maigre comme un coucou !

—Savez-vous, madame Laroudie, lui dit, à quelque temps de là une voisine, savez-vous ce que fait Jean-Bte. ? —Quoi donc ?—Eh bien ! je l'ai surpris vidant son pot de soupe dans les écuelles des pauvres mendiants, par là bas, du côté de la petite rue de la vieille Poste !

Ainsi s'expliquait le bon appétit du brave enfant : la soupe était pour les pauvres ; il ne mangeait que du pain sec. Oh ! qu'il avait bien déjà l'esprit de St. François d'Assise.

Lorsqu'il rentra chez lui, le soir, sa mère lui fit de doux reproches et lui défendit de donner son dîner. En place, elle lui permettait de partager entre les pauvres une ou deux tourtes de pain, s'il le voulait.—Quant au modeste pot de terre brune si généreusement vidé par notre adolescent, il est soigneusement conservé par la soeur de Jean Bte. N'allez pas croire qu'elle l'ait caché au fond

d'une armoire comme une relique ; il sert tous les jours depuis.....49 ans ! Voilà ce qui s'appelle avoir soin des choses, pratiquer l'économie, la pauvreté et bien d'autres vertus que celles-là entraînent nécessairement à leur suite. De la sorte on peut joindre les deux bouts à la fin de l'année, on peut éviter la misère ; on peut pratiquer l'aumône. Nous l'avouons sans peine, ce détail nous charme presque autant que la charité de Jean Bte. On sait si peu épargner, prendre soin de ce que l'on a ; on gaspille tant ; on ignore tellement que N. S. a donné l'exemple de cette pauvreté intelligente ! Ne savez-vous pas qu'après avoir fait distribuer à la foule le pain qu'il avait multiplié par miracle, le divin Maître dit à ses disciples : " Ramassez les morceaux, de peur qu'ils ne se perdent ? " Voyez-vous la belle leçon d'économie, d'ordre, de prévoyance ? C'est pour honorer cette leçon et pour engager les religieux à la mettre en pratique, que les Souverains Pontifes, il y a longtemps, ont accordé des indulgences aux religieux qui après le repas recueillent les miettes de la table.—Chers Tertiaires, n'oubliez pas que vous êtes religieux.

Donc, Jean-Bte. aimait les pauvres. En voici une nouvelle preuve. Un jour, une famille d'ouvriers vint habiter la même maison que Mad. Laroudie : elle avait loué le logement voisin. Son installation fut bientôt terminée : les pauvres gens n'apportaient avec eux qu'un misérable lit. Le père malade depuis quelque temps ne pouvait travailler pour gagner le pain de ses enfants ; l'argent faisait défaut au logis. Et pourtant il fallait payer le médecin, se procurer les remèdes ordonnés. Dans le courant de la journée, la femme du malade vint frapper à la porte de Mme. Laroudie à laquelle elle fit connaître sa triste situation.

Madame Laroudie, navrée jusqu'au fond de l'âme, aida de son mieux les malheureux voisins et envoya sa fille chercher les médicaments. Dieu, qui assiste toujours les âmes dévouées, toucha le cœur d'une parente aisée du malade : celle-ci ne voulut pas que les Laroudie payassent le pharmacien ; elle s'en chargea.

Jean-Bte apprit le soir en rentrant ce qui se passait. —Il faut que j'aille voir ce pauvre homme, dit-il.—Il part, frappe à la porte, il entre. Le malade lui paraît bien mal couché ; il veut se rendre compte de la façon dont le lit est arrangé et s'aperçoit que le pauvre ouvrier est étendu sur trois bottes de paille et qu'il n'avait pour draps que des guenilles. Aussitôt, Jean-Bte. rentre chez lui, ôte sa blouse et se met à déménager son lit pour le transporter chez son voisin. Il l'installe, le fait, y met des draps et

prenant le malade dans ses bras, l'y couche. Jugez de l'ébahissement de ces pauvres ouvriers qui ne savent comment remercier notre jeune infirmier. Celui-ci s'esquive.

Sa mère n'a pas le courage de le gronder ; elle l'admire en silence et le laisse s'installer dans une autre pièce de leur logement.

Mais si Jean-Bte. se dévouait pour les corps, il s'occupait plus encore des âmes. Il est bien probable qu'après avoir donné son lit, il donna aussi quelques bons conseils. C'était son habitude. Le trait suivant nous donnera une idée de son zèle pour le salut du prochain.

Dans un quartier, alors mal habité, de Limoges, nommé aux Charseix, se trouvait une maison mal famée, dans laquelle logeait, chez ses parents, un petit garçon de onze à douze ans, gravement malade. Laroudie l'ayant appris alla voir le pauvre enfant. Reçu avec méfiance par les parents il apprit cependant d'eux que leur fils n'avait pas fait sa première communion. Jean-Bte. qui ne voulait pas laisser mourir cet enfant sans lui avoir procuré le bienfait d'une Communion, qui serait la première et la dernière, entreprit de le préparer à ce grand acte.

Ce n'était pas chose facile. Ces malheureux le voyaient de mauvais œil, et comment amener un prêtre dans ce bouge ? Mais Dieu peut tout, Jean-Bte. ne se découragea pas. Il avait triomphé déjà tant de fois de difficultés plus ou moins semblables depuis qu'il visitait les pauvres !

Il paraît que son métier de tanneur—car il était tanneur—l'obligeait à priser. Or, un jour sa mère remarqua qu'il ne prisait plus. Elle sut de lui qu'il donnait tout son tabac à un petit vieux, voisin des Clairettes (c'est ainsi qu'on nomme les Clarisses (1) à Limoges.) La tendre mère dut supplier son fils de se contenter de partager avec ce pauvre, ce que fit Jean-Bte. Peut-être la tentation lui vint-elle dans le cas présent de sacrifier l'argent de son tabac pour se faire bien voir des parents du petit malade ; il ne s'y arrêta pas. Il aurait désobéi à sa mère. Il imagina autre chose.

Maman, dit-il un soir à Madame Laroudie, je ne pourrai vous remettre toute la première paie que je recevrai.—Eh bien ! mon petit comme tu voudras, répondit l'excellente femme qui comprit que son fils avait combiné quelque œuvre de charité.—Cela ne durera pas, du reste,

1) Les religieuses Clarisses sont ainsi appelées de Ste Claire qui en fut, sous la direction de S. François d'Assise, leur fondatrice. Nous reparlerons de cette grande Sainte dans la vie de N. S. Père.

car cet enfant n'en a pas pour longtemps ; il n'a pas fait sa première communion ; il faut qu'il la fasse.

FR. JEAN-BAPTISTE, *M. O.*

LE TIERS-ORDRE VAINCRA

LA FRANC-MAÇONNERIE.

Nous lisons dans la *CHRONIQUE PICARDE* du 14 Juin publiée à Amiens (France) un article dont nos Tertiaires prendront connaissance avec intérêt et profit, car il montre la puissance du Tiers-Ordre et ce qu'on peut en attendre.

Albert a vu jeudi un pèlerinage particulier. A 7 heures $\frac{1}{2}$ à travers la petite ville étonnée, se formait sous la conduite des Pères Franciscains une procession, pas nombreuse (300 personnes environ), femmes, hommes, prêtres mais singulièrement pieuse. La population est habituée à des démonstrations plus nombreuses et plus éclatantes, mais moins recueillies.

La bannière que suivaient ces hommes et ces femmes attirait tous les regards. D'aspect sévère et particulier elle porte sur un brun blason, saint François, les mains, les pieds, le côté percé de miraculeuses blessures ; glorieux stigmates accordés par Jésus au plus parfait imitateur de ses humiliations et de sa pauvreté.

L'ordre remarquable qui a régné dans tous les exercices et le succès du pèlerinage et sa bonne organisation doivent être attribués autant aux dispositions des pèlerins qu'au zèle et à la prévenance des organisatrices.

L'infatigable doyen d'Albert avait aussi préparé aux pèlerins un cordial accueil.

Les pèlerins pénétrèrent dans la vieille église, tous, ils s'approchèrent de la Sainte Table. Ils ne se séparèrent guère ; ils n'errèrent pas en curieux dans le pays ; à peine s'accordèrent-ils le nécessaire repos. Ils prièrent, ils chantèrent, ils récitèrent l'office, ils écoutèrent les paroles de Dieu. Les voix éloquents et pieuses de M. Godin et d'un père Franciscain ne leur parlèrent guère que de la beauté du sacrifice, de la nécessité de mortifier la nature, de l'utilité de l'épreuve, de l'imitation de Jésus-Christ pour nous crucifié.

Et la journée leur parut trop courte. . . et quand ils sortirent, ils avaient l'air joyeux.

Comme notre petite troupe regagnait la gare, elle croisa un des principaux hommes politiques du département, très aimable du reste et animé d'excellentes intentions.

Si du haut de son équipage, notre représentant eut demandé qu'est-ce que cette réunion d'hommes des conditions honorées du monde et aussi des plus laborieuses, de grandes dames et

de servantes, de vieillards et de jeunes filles — et qu'on lui eut répondu :

— Le Tiers-Ordre. — Le Tiers-Ordre qu'est son utilité ?

“ Combattre l'erreur, les progrès détestables de la secte maçonnique, restaurer la religion et procurer le salut des sociétés comme celui des individus. ”

Il eut été étonné peut-être.

C'est pourtant le résumé des enseignements du grand Pontife qui gouverne aujourd'hui l'Eglise et qui ne cesse de recommander l'antique Tiers-Ordre, comme une des institutions les mieux appropriées aux besoins urgents de la chrétienté.

L'Encyclique *Auspicato* (sept. 1882) trace un magistral tableau des maux et des périls de notre société, en les rapprochant de ceux auxquels Dieu, au moyen-âge, avait chargé François d'Assise de remédier.

“ Comme au douzième siècle, la divine charité s'est beaucoup affaiblie de nos jours, et il y a, soit par négligence, soit par ignorance, un grand relâchement dans l'accomplissement des devoirs chrétiens. Beaucoup emportés par un courant semblable des esprits et des préoccupations du même genre, passent leur vie à la recherche avide du bien être et du plaisir. Enervés par le luxe, ils dissipent leur bien, et convoitent celui d'autrui ; ils exaltent la fraternité, mais ils en parlent beaucoup plus qu'ils ne la pratiquent ; l'égoïsme les absorbe, et la vraie charité pour les petits et les pauvres diminue chaque jour.

“ En cetemps là l'erreur multiple des Albigeois, en excitant les foules contre le pouvoir de l'Eglise, avait troublé l'Etat en même temps qu'elle ouvrait la voie à un certain *socialisme* ; de même aujourd'hui, les fauteurs et les propagateurs du naturalisme se multiplient ; ceux là nient obstinément qu'il faille être soumis à l'Eglise, et insensiblement, ils vont jusqu'à méconnaître la puissance civile elle même ; ils approuvent la violence et la sédition dans le peuple ; ils mettent en avant le partage ; ils flattent les convoitises des prolétaires ; ils ébranlent les fondements de l'ordre civil et domestique. ”

Personne ne méconnaît la gravité de la situation, mais même parmi les chrétiens, un grand nombre d'hommes cherchent à y remédier par des procédés humains ; des groupements d'intérêts, des œuvres philanthropiques, et encore par la propagation de thèses d'économie politique et sociale.

Et le mal monte, monte toujours.

D'autres, mieux inspirés veulent opposer à l'impiété une ligue de toutes les bonnes volontés catholiques, depuis les plus tièdes jusqu'aux plus ardentes.

L'idée est bonne, et nous ne voudrions, quant à nous, repousser aucun concours, si timide soit-il, dès qu'il est sincère.

Mais, l'armée catholique n'aura guère de force, de vigueur, de rapidité dans les mouvements et la persistance dans les revers si la masse nombreuse, mais non aguerrie, n'est maintenue, excitée,

encadrée en un mot, par une élite de sous-officiers et de soldats plus généreux. Le nombre importe moins que le courage et la piété. La victoire reste toujours aux plus hardis.

Le suffrage universel est bien conduit, lui, depuis de longues années, par un petit nombre de francs-maçons.

Les troupes catholiques trouveraient une certitude de succès si seulement un centième de leurs membres acceptaient la salutaire formation de la règle de Saint François.

Le *Tiers-Ordre* vaincrait la *Maçonnerie*.

Vous du moins qui avez le bonheur de posséder une foi agissante, pourquoi hésitez-vous à vous y enrôler ?

Le temps des demi-mesures est passé. Les habiletés timides n'ont rien donné. Il semble que Dieu ne veuille pas aider ceux qui rougissent de lui et de sa loi.

Dans nos plans nous avons fait abstraction de lui.

Il est resté neutre ! Lui qui d'un regard peut mettre en fuite les Puissances conjurées de la Terre et de l'Enfer.

De tous côtés on sent qu'au naturalisme de plus en plus hardi, il faut opposer hardiment l'Evangile, dans son affirmation radicale et surtout dans sa pratique intégrale.

Le Tiers-Ordre n'en est que l'application, comme le fait encore remarquer l'encyclique :

“ Saint François l'organisa sagement, moins avec des règles particulières que d'après les propres lois évangéliques, qui ne sauraient paraître trop dures à aucun chrétien. Ses règles, en effet, sont d'obéir aux commandements de Dieu et de l'Eglise ; de s'abstenir des factions et des rixes ; de ne détourner quoi que ce soit du bien d'autrui ; de ne prendre les armes que pour la religion et la patrie ; de garder la tempérance pour la nourriture et le genre de vie ; d'éviter le luxe ; de s'abstenir des séductions dangereuses de la danse et du théâtre.”

La voie paraît pénible à notre pauvre nature.

C'est pour nous entraîner, que Jésus a voulu la parcourir avant nous.

N'irons-nous pas jusqu'à des sacrifices très modérés ?

Il a été lui, jusqu'à la mort et la mort de la croix.



CORRESPONDANCE DE ROME.

Les fêtes du centenaire de S. Louis de Gonzague ont été célébrées à Rome avec splendeur.

L'église S. Ignace, où repose le corps du Bienheureux patron de la jeunesse, était magnifiquement ornée. Plus de cinq cents lustres chargés de cierges étaient suspendus dans la vaste nef, dans le chœur et dans le transept, formant les dessins les plus

variés et offrant le soir un coup d'œil féerique. Au milieu de tant de magnificences, le plus bel ornement était sans contredit la foule immense qui se pressait dans l'église pendant les offices de la neuvaine préparatoire, de la fête et de l'octave solennelle qui la suivit.

Le jour de la fête, la sainte table fut littéralement assiégée depuis l'ouverture de l'église jusque vers midi et il fallut distribuer la communion à divers autels. On évalue à *plus de vingt-trois mille* le nombre de ceux qui participèrent au divin Banquet.

L'octave fut célébrée avec une tres-grande solennité. Chaque matin, pendant la messe pontificale, les premiers artistes de Rome firent entendre quelques-uns des chefs-d'œuvre les plus remarquables de la musique religieuse, et le soir les plus célèbres orateurs de la ville prêchèrent à tour de rôle le panégyrique de l'aimable saint.

Le Jeudi dans l'Octave, nous avons eu le plaisir d'entendre la messe du T. R. P. Pierre Baptiste de Falconara, organiste du collège S. Antoine. Cette messe remarquable, composée pour le centenaire de notre Séraphique Père en 1882, fut exécutée pour la première fois dans notre église de l'Ara-Cœli, puis à Assise et sur le mont Aiverno.

Les habitants de Turin voulurent l'entendre à leur tour et ils en furent émerveillés. Un chœur de trois cents voix rendit parfaitement la pensée du maître ; pendant le chant du *Gloria in excelsis*, un groupe de quatre-vingts enfants, placés dans la coupole, faisait écho aux chœurs de l'Eglise et redisait avec suavité, comme les anges de Bethléem, les premières paroles de l'hymne angélique.

À Rome, c'est le R. P. de Angelis, de la Compagnie de Jésus, qui a dirigé la brillante exécution de cette Messe.

Les fêtes du Centenaire à Parme furent rehaussées par la présence de notre Révérendissime Père Général et par celle de notre confrère, Mgr. Nicolas Marconi, dont nous avons annoncé récemment la promotion à l'Episcopat.

À peine remis des fatigues d'un long voyage à travers toute la France, le Père Général, qui était venu à Parme pour la visite canonique de la Province de Bologne, ne put résister au désir de ses concitoyens. Il accepta de célébrer la messe de communion générale, le jour de la fête de St Louis de Gonzague, son patron, et le dimanche suivant, il officia solennellement dans l'église de nos Pères. Ceux-ci avaient voulu célébrer à leur tour le jeune saint, si populaire à Parme et dans tout l'ancien Duché ; toute la ville répondit à leur appel et donna une nouvelle preuve de son attachement à la foi.

Après les fêtes de Parme, le Révérendissime Père général est rentré au collège St Antoine pour présider les examens de nos étudiants. Grâce à Dieu, il n'a pas trop souffert des fatigues de ses longs voyages et de la visite canonique de deux grandes Provinces. Sa Paternité restera au milieu de nous jusqu'à la fête de

St Dominique et reprendre ensuite la visite des Provinces.

Pendant que l'Eglise tout entière célébrait le troisième centenaire de l'entrée au Ciel du jeune *Marquis de Mantoue*, le Souverain Pontife proclamait en séance solennelle les vertus héroïques d'un *pauvre ouvrier de Naples*, mort à 19 ans, en odeur de sainteté. Admirable fécondité de la Sainte Eglise, qui à toute époque et dans toutes les classes de la société, nous présente les plus beaux modèles de vertu.

Celui-ci vient fort à propos. Au moment où tous s'occupent de la question sociale, au moment où le Vicaire de Jésus-Christ vient de nous montrer une fois de plus sa sollicitude pour la classe ouvrière, le Pape offre à notre admiration un pauvre déshérité du siècle, qui, au lieu de murmurer et de se révolter, souffre avec une angélique patience les traitements les plus inhumains et reçoit bientôt en récompense la couronne éternelle qu'il avait entrevue pendant l'adversité et dont l'espoir avait fait sa force durant l'épreuve.

Fils d'un pauvre cordonnier, le *Vénérable Nunzio Sulprizio* se trouva orphelin de bonne heure; il fut recueilli par un de ses oncles, ouvrier forgeron, dont le cœur était plus dur que son enclume. Sans pitié pour ce pauvre enfant, il le frappait de son lourd marteau et lui imposait les corvées les plus pénibles. Nunzio ne se plaignait jamais et supportait tous ces mauvais traitements avec une patience héroïque.

Un jour il reçut sur le pied un morceau de fer rougi au feu; la blessure, que l'oncle ne voulut pas soigner, s'aggrava tellement que le pauvre apprenti dut cesser son travail. Recueilli à Naples dans l'hospice des Incurables, il s'y fit bientôt remarquer par sa patience, par sa charité pour les autres malades et par son zèle pour les disposer à recevoir les derniers sacrements. Il mourut en 1836, à peine âgé de 19 ans, laissant au monde et particulièrement aux ouvriers l'exemple de ses vertus, en même temps que la renommée de sa sainteté.

Toute la ville accourut pour vénérer le "*petit saint*" dont le corps resta exposé cinq jours entiers, exhalant une douce odeur de lis et de roses, conservant toute l'apparence de la vie, les yeux ouverts et limpides, le teint frais et vermeil.

Coincidence remarquable : en 1850, Pie IX de sainte mémoire signait l'introduction de deux Napolitains, une princesse et un ouvrier, la pieuse Marie Christine reine des Deux-Siciles et le pauvre Nunzio Sulprizio.

Léon XIII avait choisi la fête de St Louis de Gonzague pour proclamer les vertus héroïques de ce jeune ouvrier. Après avoir parlé de celui-ci, il ajouta : " Ecoutez maintenant la lecture des vertus du *Vénérable François Antoine Pasani*, vertus héroïques que l'on peut proposer non-seulement aux jeunes gens, mais encore et surtout à ceux que Dieu appelle à la vie silencieuse du cloître. C'est une nouvelle gloire pour l'Ordre franciscain, qui se réjouit à juste titre en voyant encore un de ses membres sur

le point d'être inscrit au catalogue des saints. Ce Vénéralle appartient à la famille des Frères Mineurs Conventuels.

Depuis le commencement du pontificat de Léon XIII, le catalogue des saints s'est enrichi de nouveaux noms dans une proportion assez considérable. On compte en effet depuis 1878 :

Huit saints, dont un Français, un Belge un Allemand, un Espagnol, et quatre Italiens.

Onze Bienheureux : trois Français, un Autrichien, un Espagnol et six Italiens. Il faut ajouter à ceux-ci un grand nombre de de Saints et de Bienheureux, dont le culte immémorial a été confirmé par le saint siège. Notons en particulier le bienheureux Jean Forest, franciscain, et ses compagnons martyrs de la persécution en Angleterre.

Treize Vénéralles, dont les vertus ont été proclamées héroïques, seront admis bientôt aux honneurs de la béatification : quatre Français, un Espagnol et huit Italiens.

Il y a enfin, *vingt-huit Serviteurs de Dieu*, dont la cause a été introduite et qui par le fait même portent le nom de Vénéralles : neuf Français, un Belge, un Allemand, un Canadien, et deux Espagnols, les autres sont Italiens.

Si l'on considère en outre que le plus grand nombre de ces saints et de ces bienheureux se sont sanctifiés dans la vie religieuse, on comprend facilement l'acharnement de Satan et de ses satellites sur la terre pour fermer les cloîtres et empêcher le recrutement des âmes qui veulent se consacrer à Dieu. Mais on voit en même temps combien grande est la grâce de la vie religieuse, avec quelle générosité doivent y répondre ceux que Dieu appelle à ce saint état, et avec quelle ferveur doivent tendre à la perfection, ceux qui ont eu la grâce d'être admis à la profession religieuse.

La veille de la fête de St Pierre, après la fermeture de la Basilique Vaticane, le Souverain Pontife est descendu au tombeau des Sts Apôtres et y a prié longtemps avec ferveur. Il n'était accompagné que de quelques prélats. Le matin il avait célébré dans la vaste salle du Consistoire en présence de 300 personnes qui ont pu constater le bon état de sa santé, malgré ce qu'en disent les journaux.

Le lendemain, après la messe, Léon XIII a béni dans sa chapelle privée les palliums dont nous avons parlé, il y a quelque temps et qui sont confectionnés avec la laine des agneaux bénits le jour de Ste Agnès. Les palliums furent ensuite portés processionnellement dans la Basilique et déposés selon l'usage, dans une riche cassette près du tombeau des Saints Apôtres.

Ces palliums sont destinés aux Patriarches et aux Archevêques, ainsi qu'à certains Evêques dont l'Eglise jouit de ce privilège ou que le Souverain Pontife veut honorer particulièrement.

C'est ainsi que dans le dernier Consistoire, notre confrère, Mgr Daniel Tempesta a été honoré de cette dignité, à l'occasion de sa translation du siège de Trivento à celui de Troja.

A l'occasion de la fête des Saints Apôtres, il est d'usage de

frapper une médaille qui rappelle un des traits les plus saillants du Pontificat, pendant l'année écoulée. Cette fois, la médaille frappée à l'effigie de Léon XIII porte sur le revers des figures allégoriques représentant la restauration de l'observatoire pontifical, dont nous avons parlé récemment.

On a commencé dans le quartier des *Prati di Castello* les travaux de la nouvelle église S. Joachim que les catholiques de l'univers veulent offrir au Souverain Pontife à l'occasion de son Jubilé épiscopal. La première pierre a été posée solennellement, le jour de l'octave des Saints Apôtres. Le terrain sur lequel s'élèvera ce monument a cinq mille mètres et se trouve derrière le fort St Ange, au milieu d'un quartier neuf et sans église.

Autrefois, sous le régime des Papes, les Romains bâtissaient eux-mêmes, grâce à la munificence de leur Souverain des temples magnifiques qui leur offraient toute facilité pour l'accomplissement de leurs devoirs religieux. Aujourd'hui dans le centre de la catholicité, sous le gouvernement des usurpateurs, il se trouve de grands quartiers de la ville qui n'ont même pas une seule église.

Voilà pourquoi le monde catholique veut offrir à Léon XIII, pour son jubilé épiscopal, la consolation de voir s'élever une église dans ce quartier malheureux afin que les pauvres Italiens accourus à Rome dans l'espoir souvent déçu de trouver la vie temporelle, puissent au moins y trouver les moyens d'acquérir la vie éternelle.

Le 13 Mai 1892 sera le centième anniversaire de la naissance de l'immortel Pie IX, le grand Pontife du Syllabus, de l'Immaculée Conception et de l'Infaillibilité. Dans tout le monde Catholique, on se prépare à célébrer dignement ce premier Centenaire du Pape martyr, dont les cendres elles-mêmes ne trouveront pas grâce devant la populace que la Révolution a introduite à Rome.

Les journaux catholiques de Rome ont publié un appel aux anciens sujets de Pie IX, aux véritables Romains. Nous sommes heureux d'en pouvoir citer quelques lignes.

“ Rome qui fut la ville chérie de Pie IX et sur laquelle son cœur paternel répandit sans cesse ses bienfaits, Rome qui vit surgir et prospérer sous son règne de nombreux Instituts, fruits de sa charité, Rome qui fut témoin des attentats impies portés sur les dépouilles vénérées de son immortel Pontife, Rome veut de plein gré et avec un élan sincère célébrer dignement son souvenir.

“ Nous tous qui nous rappelons encore les vertus sublimes de Pie IX et qui avons eu le bonheur d'être ses sujets, nous qui devons laisser en héritage à nos enfants l'amour du Pape et de l'Eglise, faisons connaître au monde entier que malgré les années écoulées et les événements qui se sont succédés, le nom du Pontife bien-aimé est, et restera toujours ineffaçable dans le cœur des Romains.”

Les promoteurs de cet anniversaire voudraient faire achever

au plus tôt, afin de l'inaugurer le 13 Mai 1892, la splendide décoration de la chapelle absidale de St Laurent hors les murs, où se trouve la modeste tombe du Souverain Pontife. Ils voudraient aussi provoquer une souscription pour élever un monument à Pie IX dans la ville Sinigaglia, qui se glorifie de l'avoir vu naître.

Léon XIII a approuvé cette idée généreuse et il a daigné honorer de sa bénédiction ces pieux projets.

Enfin, les journalistes catholiques se souvenant que Pie IX leur a donné pour patron le vaillant et doux évêque de Genève, St François de Sales, se proposent d'offrir une image en mosaïque du saint Docteur, qui serait placée dans la chapelle de Saint Laurent.

FR. BONAVENTURE DE ROUBAIX.

CONNAITRE DIEU ET JÉSUS-CHRIST.

VOILA LA VIE ÉTERNELLE.

IV.

— Mon Père, en réfléchissant sur nos entretiens précédents, il m'est venu en l'esprit quelques idées, que je veux vous soumettre, afin de savoir si elles sont justes.

— Je suis tout disposé à t'écouter et à te répondre, mon cher fils. Toujours tu me feras plaisir en m'interrogeant sur des choses utiles. Mais, dis-moi, qu'as-tu pensé ?

— Il m'a paru que la connaissance surnaturelle est double ; ou si vous préférez, qu'il y a deux connaissances surnaturelles.

— Explique toi ?

— C'est bien simple. Il y a, avons-nous vu, une connaissance par image ou représentation, connaissance superficielle de l'intérieur des choses, comme lorsque par exemple, j'explique à quelqu'un mes idées, ou mes douleurs, ou mon bien-être. Voilà la première espèce de connaissance surnaturelle que je retrouve en Dieu, lorsque N.S. m'apprend qu'il y a trois personnes dans la divinité.

— Mais la seconde ?

— La seconde n'est-elle pas cette connaissance expérimentale des choses ? Les douleurs ou le bien-être que je ressens, je les connais par expérience, et non par ouï-dire. Car ce sont des choses qui me sont tout-à-fait intimes, et que nul autre que moi ne connaît. Il y a donc ici une

connaissance à la fois expérimentale et intérieure quant à la chose connue. Me suis-je trompé ?

— Je ne le crois pas. Au contraire, tu as, par l'assistance divine, deviné ce que je voulais te dire aujourd'hui ; et je suis fier d'avoir un élève tel que toi. Que Dieu en soit loué, et qu'il daigne t'instruire toujours lui-même.

— Merci de votre souhait, cher Père ; N.-S. l'exaucera certainement, puisque par là je connaîtrai et j'aimerai davantage le divin Maître.

— Pour compléter ta découverte, je vais te suggérer quelques idées. Oui, il y a une connaissance expérimentale de la nature intime de Dieu. De même que le corps nourri d'une viande saine et succulente se trouve mieux et ressent un bien-être particulier qui ne lui est pas naturel, puisqu'il provient d'une autre nature, ainsi notre âme en contact intime avec la nature divine, dont elle se nourrit pleinement dans le ciel, et qu'elle s'incorpore déjà sur cette terre, d'une certaine manière ; ainsi, dis-je, notre âme se divinise et ressent un bien-être tout spécial qui lui est tout à fait surnaturel, puisqu'il est produit par la nature divine, absolument surnaturelle à tout être créé. Par là notre âme reçoit surnaturellement une connaissance expérimentale de la nature intime de Dieu. Ceci est donc une grâce différente de celle dont nous avons déjà parlé, laquelle ne donne qu'une connaissance superficielle de l'intérieur de Dieu. C'est la grâce qui nous transforme, nous divinise, reste en nous habituellement, et que pour ce'a on appelle la *grâce habituelle* ou *sanctifiante*.

— Alors, mon cher Père, par la grâce sanctifiante nous sommes mis dans un état nouveau, nous acquérons une manière d'être divine ?

— Oui, mon enfant. Par elle, dit S. Pierre, " nous participons à la nature divine," comme le fer plongé dans le feu, devient lui-même brûlant.

— Bien, mon Père. En outre par la grâce sanctifiante nous obtenons la deuxième sorte de connaissance surnaturelle que j'avais remarquée ?

— C'est cela même.

Evidemment, en ce monde, où nous ne sommes pas complètement développés et même où nous sommes déçus, la connaissance expérimentale de la nature intime de Dieu ne peut qu'être très-imparfaite, très-obscur, très-vague. Mais au Ciel, où nous aurons atteint notre complet développement, où nous serons parfaitement guéris de nos infirmités spirituelles, et où la grâce sanctifiante sera pleinement et admirablement unie à nos yeux spiri-

tuels, alors nous aurons de son intérieur une connaissance expérimentale parfaite, semblable à celle dont jouit Dieu lui-même.

--- Alors, mon Père, par la grâce sanctifiante on reçoit la vie surnaturelle, la vie divine ?

--- Oui, cette vie divine, parfaite dans le Ciel, n'est qu'ébauchée, et commencée sur la terre ; mais enfin, tout chrétien en état de grâce vit de la vie de Dieu ; il est non plus seulement à l'image de Dieu, mais encore à la ressemblance de son Créateur.

--- Oh ! combien je suis heureux de savoir cela. Tout enfant que je suis, j'ai le bonheur, par la grâce sanctifiante, reçue au baptême, de participer à la nature de Dieu, d'être à l'image de Dieu, d'être l'enfant du bon Dieu, par conséquent je puis dire en toute simplicité et toute confiance à Dieu : O mon Père du Ciel ! Comme je vais réciter du fond du cœur la belle prière que N.-S. nous a enseignée : "*Notre Père qui êtes aux Cieux !*" Je ne l'avais jamais bien comprise ; mais maintenant que j'y pense, je sens mon cœur s'épanouir et s'écrier en s'élançant vers Dieu ; " Mon Père, mon Père ! "

Oh ! quand pourrais-je aller voir à découvrir ce bon Père, me jeter dans ses bras, me presser sur son cœur ? Dites-moi, cher Père, par quel moyen peut-on aller promptement vers lui ?

--- Mon cher enfant, la voie la plus courte consiste dans l'imitation parfaite de N.-S. Jésus-Christ qui a dit : " Je suis la voie. " Imite donc le mieux possible ce divin Modèle et bientôt tes vœux seront comblés. Mais pour copier ce modèle, il faut le contempler. . . . Tu verras qu'en lui il n'y a aucun défaut et que tu dois arracher de ton cœur l'ivraie semée par satan ; tu remarqueras en outre, en Jésus, toutes les vertus à un degré suprême ; donc, tu devras cultiver ces plantes célestes que ton Créateur a mises en toi. À l'oeuvre donc ! et Jésus avec son Père viendront s'unir à ton âme, feront en elle leur demeure.

--- Avec la grâce divine, je veux, cher Père, devenir bien vertueux, afin de grandir en sainteté et de donner à Dieu la joie de s'unir à moi très-parfaitement ; je sais que le divin Maître fait ses délices d'habiter avec les enfants des hommes.

--- Sans compter, cher enfant, que tu n'y perdras rien. Plus tu seras à ton céleste ami, à ton bien-aimé ; plus aussi cet ami divin, cet excellent Père, sera à toi. En te donnant tout entier et totalement à l'être infini, celui-ci se

donnera à toi sans réserve et sans restriction. O l'heureux échange ! oh ! que nous sommes aveugles de ne pas voir cette merveille ! Mon Dieu, faites que nous voyons ; faites que tous les hommes vous connaissent ; montrez nous la lumière de votre visage. Celui qui ne vous connaît pas, ne vit pas, il est mort. Les morts vous loueront ils ? Non, ils ne le peuvent ; seuls les vivants, seuls vos enfants vous glorifient. Ah ! ressuscitez tous les morts, et soyez le glorieux Père d'une multitude d'enfants dignes de vous.

--- Oui, qu'il en sait ainsi, *fiat, fiat !* Et que tous les fils de Dieu grandissent, se fortifient jusqu'à ce qu'enfin ils arrivent à la patrie céleste !

--- Où ils auront, dans toute sa plénitude, la vie éternelle dont ils ont commencé à vivre durant le temps. Vie Eternelle parce qu'elle se rapporte à l'Eternel, qu'elle a pour principe l'Eternel, qu'elle est une participation à la vie de l'Eternel, qu'elle aura une durée éternelle !... O Vie bienheureuse, que l'œil de l'homme n'a point vue, que son oreille n'a pas entendue, que son cœur n'a point goûtée ! qui t'exprimera, qui te montrera à nos âmes affamées de vie ? Qui ? Ah ! personne. L'Apôtre qui t'a entrevue, dans un ravissement surnaturel, a dû garder pour lui son secret : la langue humaine est incapable, indigne par conséquent, de déclarer des choses si merveilleuses, si inconnues de notre monde déchu ! La terre n'est que ténèbres ; le soleil lui-même n'est qu'une ombre auprès des splendeurs du Ciel. Dieu, c'est la lumière sans ombre, la lumière incréée ; c'est un soleil infini, et lorsque nous aurons franchi les portiques célestes, nous deviendrons semblables à lui. De même que le miroir exposé aux rayons du soleil resplendit des feux de l'astre du jour et lui ressemble, ainsi l'âme parfaite, qui s'approche de Dieu, réfléchit les rayons divins qui jaillissent de ce foyer, fondent comme un torrent sur ce miroir spirituel, pour rejaillir splendidement et remonter à leur source. Qu'elle est donc belle, l'âme pure, l'âme sainte qui est admise à se présenter devant son Père céleste ; elle ressemble à Dieu ! Et cette gloire nous est offerte, cette gloire nous est préparée, cette gloire nous est méritée !... Et Jésus-Christ travaille sans relâche à nous la procurer !... Y pensons-nous ?... Que faisons nous pour l'obtenir ? Nous efforçons-nous de connaître dès maintenant le seul vrai Dieu et son Fils Jésus-Christ qu'il a envoyé sur terre, pour nous conduire dans la vie éternelle ? Oh ! aveugles ! ô insensés ! Mon Jésus

faites nous miséricorde ! Soyez nous Jésus, c'est-à-dire Sauveur, donnez nous de vous connaître de vous aimer, de vous servir, de vous suivre toujours ; donnez-nous la vie éternelle !

(A suivre.)

FR. JEAN-BAPTISTE, M. Obs.

LE FRÈRE DIDACE, RECOLLET.

Voici maintenant un résumé des procès-verbaux des miracles attribués au Frère Didace et dressés en grande partie par le Grand Vicaire Charles Glandelet chargé par Mgr de Saint-Vallier de prendre les informations nécessaires pour les constater juridiquement :

AUX URSULINES DE QUEBEC

Le 24 octobre 1699, l'année même de la mort du Frère Didace, M. Charles Glandelet V. G., alla faire, par ordre de Mgr. de Saint-Vallier, une enquête aux Ursulines de Québec où, disait-on, deux guérisons miraculeuses avaient été opérées par l'intercession du Frère Didace, et voici ce qu'il constata :

Une sœur de chœur, du nom de Rose de Sainre Catherine, s'était démis le bras droit à l'âge de huit ans, en tombant sur la glace, et se l'était encore démis au bout d'un an. Depuis ce temps elle était toujours demeurée incommodée et souffrante sans pouvoir recevoir aucun soulagement de la part des médecins. Depuis plusieurs mois surtout elle souffrait beaucoup et ne pouvait presque plus se servir de ce bras. Au sentiment du célèbre médecin Sarrazin, la guérison était très-difficile. Voyant cela, la sœur Saint-Paul, sœur converse, lui conseilla d'avoir recours aux prières et à l'intercession du Frère Didace, lui citant en même temps plusieurs guérisons miraculeuses attribuées à ce saint religieux. Mais la sœur Rose de Sainte-Catherine rejeta cette proposition en disant d'un ton railleur qu'elle n'avait confiance que dans les saints canonisés. Elle ne fut pas longtemps sans regretter ce qu'elle venait de dire, car bientôt elle ressentit dans son bras malade de grandes douleurs inaccoutumées qui lui firent croire que c'était là une punition de son incrédulité et elle se sentit inspirée d'invoquer le Frère Didace. Elle en parla au Père Joseph Denis, son oncle, qui la blâma de son incrédulité, et lui conseilla, pour réparer sa faute, de mettre sa confiance en son intercession et de dire pendant quelque temps la prière *obsecro* qu'il récitait tous les jours en l'honneur de la Sainte Vierge. Elle le fit pendant quinze jours, pendant lesquels elle sentit ses douleurs diminuer notablement, puis elle mit à son

bras malade une dizaine du chapelet du Frère Didace pendant quinze autres jours, et au bout de ce temps elle fut parfaitement guérie.

Le même jour et au même lieu, M. Glandelet constata la guérison miraculeuse d'une jeune fille pensionnaire, âgée de 14 ans, du nom de Marie Anne-Geneviève-Angélique Robineau de Bécancourt. Cette jeune fille souffrait beaucoup d'une enflure au genou qui l'empêchait de marcher et les remèdes des chirurgiens, appliqués depuis huit jours, n'avaient pas pu soulager la douleur qu'elle éprouvait. La même sœur converse Saint-Paul, qui avait une grande dévotion au Frère Didace, l'engagea à se recommander à ce saint religieux et à dire pendant neuf jours 3 *Pater* et 3 *Ave* pour remercier Dieu de ce qu'il avait fait à son serviteur et à l'intention aussi d'obtenir par son intercession la guérison de son mal. Dlle Robineau se sentit aussitôt remplie d'une grande confiance et apercevant dans les mains de la sœur Saint-Paul un petit livre de l'imitation de Jésus-Christ, qui avait servi à ce dévot religieux pendant plusieurs années, elle la pria de le lui appliquer sur son genou. Ce que n'eût pas plutôt fait la sœur Saint-Paul que Dlle Robineau ne sentit plus de mal et qu'elle fut si parfaitement guérie que, deux heures après, elle marchait et faisait son ouvrage comme à l'ordinaire.

EN 1703

Le 24 sept. 1703 M. Louis Geoffroy, vic.-gén. prêtre de St. Sulpice et alors curé de Champlain, fit une enquête dans la sacristie des Récollets, aux Trois-Rivières où les guérisons miraculeuses suivantes furent constatées :

Dlle Michelle Godefroy de Lanctot, fille du Major et Commandant des Trois-Rivières, ayant eu une maladie aiguë de quatre ans, pendant laquelle elle n'avait pu se coucher sur son lit, ni prendre de nourriture sans grande douleur, fut parfaitement guérie le dernier jour d'une neuvaine qu'elle fit pour obtenir le secours du Frère Didace.

Dlle Catherine le Pelé, ayant sur une jambe un érysipèle, auquel les médecins n'avaient pu apporter aucun remède, fut parfaitement guérie après avoir invoqué le Frère Didace et s'être enveloppé la jambe avec le bandage dont il s'était servi pendant la maladie qui le conduisit à la mort.

Une femme, du nom de Magdeleine Beaudoin, ayant été affligée, pendant plus d'un an, d'un grand mal de poitrine qui lui causait de graves douleurs toutes les fois qu'elle était obligée de prendre de la nourriture, fut parfaitement guérie après une neuvaine qu'elle avait fait faire au Frère Didace par le Père Alexis, Récollet.



DU "AMERICAN CATHOLIC NEWS," DU 15 JUILLET 1891.

NOUVELLES DE TERRE-SAINTE.

Combats des Franciscains pour la garde des propriétés de l'Eglise.

Un Parc à Jérusalem. Deux voies ferrées à construire à travers la Terre-Sainte. Une attaque criminelle des Grecs sur un Franciscain.

Dans ma dernière lettre je vous ai entretenu de la construction d'une chapelle sur le *Dominus flevit* (1), à l'endroit où Jésus pleura sur l'ingrate Jérusalem. J'ai à vous entretenir aujourd'hui de Capharnaüm et de quelques autres sanctuaires dont l'acquisition a été faite tout dernièrement par les Pères Franciscains, au compte de l'Eglise catholique.

Capharnaüm, que les Arabes nomment Tell-Hhoum, est situé à l'extrémité nord du lac de Tibériade, ou mer de Génésareth. C'était au temps du Sauveur une ville très-importante, ayant une douane, une garnison et une synagogue. Le Sauveur la choisit en conséquence pour sa résidence pendant sa vie apostolique, ainsi que nous l'apprend S. Mathieu, chap. IV. " Et quittant Nazareth, il vint habiter à Capharnaüm, au bord de la mer." C'est là qu'il opéra quelques-uns de ses plus grands miracles et qu'il proclama la doctrine de la Sainte Eucharistie. Mais malgré toutes les faveurs qui lui furent prodiguées par N.-S. cette ville ingrate s'endurcit dans son obstination et finit par être maudite.

Capharnaüm resta l'une des forteresses des Juifs jusqu'au quatrième siècle et les Chrétiens n'étaient pas admis à s'établir dans ses murs. Le Comte Joseph, un converti du Judaïsme, parvint à construire la première église chrétienne à l'endroit où Jésus guérit la belle-mère de S. Pierre. Capharnaüm fut détruite par les Perses en 614 et depuis lors elle n'a jamais reconquis la moindre importance.

Il ne reste aujourd'hui qu'un monceau de belles pierres taillées, débris de la superbe basilique qui avait été élevée sur la maison de S. Pierre.

Les Pères Franciscains firent l'acquisition de ces ruines, il y a quelques mois, pour la somme de \$9,000, y compris tous les *bachichs*. Les Pères rencontrèrent les plus grandes difficultés

(1) Nom d'une nouvelle église bâtie par nos pères de Terre Sainte. Elle se trouve à mi-côte du mont des Oliviers dont la montée, très-raide en cet endroit, offre une des plus belles vues sur la Cité Sainte. Le pèlerin se sent profondément impressionné au moment où, sous un ciel toujours d'azur, il se mêle à la foule silencieuse et recueillie pour écouter les paroles de l'Evangile reprochant encore aujourd'hui à cette malheureuse ville son ingratitude et son aveuglement. La scène est si touchante, l'émotion si vive, qu'il est bien difficile aux assistants de ne pas unir leurs larmes à celles du divin Maître pour pleurer, eux, aussi, sur le sort des Juifs et demander leur conversion.

pour cette acquisition, parce que le terrain appartenait à une dizaine de propriétaires, tous Arabes. Chacun réclamant pour lui la plus grande part de la somme, ce ne fut qu'après de longues et ennuyeuses démarches qu'on put obtenir un titre certain. On a construit un mur de clôture autour de ces terrains, afin de prévenir toute occasion de trouble pour plus tard. Nous saluerons avec joie le jour où les ruines de l'ancienne église se relèveront pour inviter le pèlerin fatigué à la prière et au repos sous son ombre, sur les rives de l'agréable mer de Génésareth.

Le voyage de Tibériade à Génésareth est des plus fatiguants et demande environ trois heures à cheval ou en bateau pêcheur de la forme la plus grossière et la plus primitive ; ce qui prend une journée entière, aller et retour. Je souhaite que quelque riche Américain fasse aux Pères quelques avances qui les mettent à même d'établir entre ces deux localités des voies de communication pour la commodité des pèlerins et la leur propre. Il n'y a jusqu'ici que cinq bateaux sur ce lac, dont les rives avaient une population si dense au temps de N.-S. La belle région de la Décapole, ou des dix cités, n'est plus qu'un désert, et Tibériade seule a traversé les siècles et est restée comme une sentinelle auprès du lac. La mer de Génésareth est tout aussi perfide de nos jours qu'au temps du Sauveur, et dernièrement encore on a parlé de tempêtes terribles. Je me souviens de quatre prêtres américains qui vinrent à Capharnaüm en bateau, il y a quelques années. A peine sur le lac, à environ deux milles de Tibériade, ils furent surpris presque tout d'un coup par une tempête épouvantable. Les bateliers jetèrent même leurs rames et crièrent miséricorde vers le ciel. Ils éprouvèrent ce qui arriva aux apôtres lorsqu'ils s'écriaient : " Seigneur, sauvez-nous, nous périssons." Je suis sûr qu'ils donnent toujours à leurs fidèles une exposition pleine de vie du récit évangélique toutes les fois que cet Evangile revient. Outre Capharnaüm, plusieurs emplacements ont été acquis et améliorés par les Pères Franciscains, durant les quelques dernières années.

A Jérusalem, la cinquième station de la Voie douloureuse a été acquise par les Pères. Cette station, située au coin d'une rue, marque l'endroit où Simon de Cirène, passant par là par hasard, quand Jésus fut conduit au supplice, fut obligé de porter la croix à la place de Notre Sauveur. De là, le chemin conduit à un escarpement vers le Golgotha.

L'année dernière, des fouilles pratiquées dans le jardin et la chapelle de la Flagellation firent découvrir les ruines et l'abside d'une ancienne chapelle. L'ensemble situé au côté opposé à la garnison de Jérusalem, où N.-S. fut condamné à mort, sera entouré d'un mur de clôture très élevé. Une porte donnera accès à la chapelle.

A Jérusalem, les Pères construisent un orphelinat pour les petites filles, qui sera confié aux Sœurs du Tiers-Ordre de S. François.

Au mont des Oliviers, on a acheté un terrain près du Sanctuaire de l'Ascension, dans l'intention d'y élever une chapelle pour l'avantage des pèlerins qui souhaiteraient de dire ou d'entendre la messe aussi près que possible de ce sanctuaire qui est malheureusement entre les mains des Turcs.

A Béthanie, on a acheté un terrain ayant appartenu à la maison de Lazare.

A Silo, les Franciscains ont fait l'acquisition d'une ancienne chapelle, entièrement creusée dans le roc. Une ancienne inscription, découverte dans l'une des absides, a trait au prophète Isaïe. Les Russes et les Grecs ont tout fait pour avoir cette grotte ; heureusement leurs efforts n'ont pas abouti.

A Bethléem, une jolie chapelle a été érigée sur l'emplacement de la maison St. Joseph. Cet emplacement est situé sur le flanc de la colline près du sentier descendant de la grotte du lait au village des pasteurs. Les Franciscains en firent l'acquisition en 1874. Ils y trouvèrent une abside d'une ancienne chapelle. Une Dame française leur donna de quoi la reconstruire. La tradition rapporte que la famille de Jessé avait à cet endroit une maison qui, par la suite, arriva en la possession de S. Joseph, par droit de succession, et c'est là qu'il vivait avant son mariage avec la Sainte Vierge. La veille de Noël, quant il cherchait un abri, l'hospitalité lui fut refusée par les locataires.

A Aïn Karem lieu de naissance de St Jean, les bâtiments ont été agrandis et restaurés, a l'endroit où la Sainte Vierge rencontra Ste Elizabeth et chanta son beau cantique *Magnificat*, qui est répété chaque jour à Vêpres dans tout l'univers catholique.

A Nazareth, une grande amélioration a été faite à l'atelier de S. Joseph. Ce beau sanctuaire était entouré de tous côtés de baraques dégoûtantes et les jours de pluie l'accès de l'église était presque impossible. Pendant des années les Pères ont essayé d'en faire l'acquisition, mais les propriétaires ne voulaient pas consentir à vendre. Dernièrement ils ont réussi à en acheter quelques unes, placées en face de l'église. On les a jetées à bas et remplacées par un jardin. Mais il reste encore beaucoup à faire, et il faudrait plusieurs milliers de dollars pour acheter tout ce qui est nécessaire pour débarrasser cette place de ce vilain voisinage et protéger les ruines d'une ancienne église qui est profanée par les Musulmans. Tous les Chrétiens, ceux-là surtout qui ont de la dévotion à S. Joseph, devraient s'intéresser à cet aimable sanctuaire, où le père nourricier du Sauveur avait son atelier, et où le Fils de Dieu a sanctifié le travail en exerçant la profession de charpentier.

A Cana, où le Sauveur changea l'eau en vin, le Rev. Père Egide, tyrolien, a vu ses efforts couronnés d'un grand succès. Il a réussi, durant les dix dernières années, à ramener à l'unité de la foi catholique à peu près la moitié de la population chrétienne qui était grecque schismatique. Au milieu des plus grandes difficultés, il a bâti une petite église, un hospice et une

école. Il y a trois ans il achetait le sanctuaire de l'apôtre S. Barthélemy natif de Cana. La jalousie des Grecs inspira au gouvernement turc de s'opposer à la construction d'une chapelle dans leur localité. Mais son zèle et sa patience surmontèrent toutes les difficultés. La chapelle fut construite et livrée au culte, et un cimetière pour les Catholiques de Cana aménagé. Dernièrement le Père Egide réussit à acheter un terrain situé derrière l'église qui devra les garantir, lui et son Eglise contre ces tracasseries qui s'élèvent si facilement en Orient.

A Alexandrie d'Égypte, les Franciscains viennent d'ouvrir une troisième église auxiliaire à l'église Ste Catherine, qui compte des fidèles de toutes les nationalités et de toutes les langues. Chaque dimanche, les Pères prêchent en cinq langues : maltais, arabe, allemand, français et italien. La nouvelle église est dédiée à S. Antoine d'Égypte.

UN AMIRAL TERTIAIRE.

Les journaux ont beaucoup parlé des fêtes données à Québec et à Montréal en l'honneur des marins français venus dans ces deux villes. Nous tenons à dire aussi notre mot sur l'amiral de Cuverville, commandant en chef la division navale française de l'Atlantique nord et l'un des officiers les plus instruits et les plus brillants de la marine française.

M. de Cuverville a rempli avec succès diverses missions difficiles. Mais en vrai chrétien, en vrai fils de S. François d'Assise, car il est tertiaire et l'un des membres les plus fervents de notre fraternité de Paris, il attribue tous ses succès à Dieu, en particulier au Sacré Cœur de Jésus pour lequel il a une dévotion toute spéciale, et qui, en retour, lui accorde de grandes bénédictions. Tous les vendredis, dans ses appartements privés de terre et de mer, la Sainte Messe est célébrée ; aussi plusieurs événements notables de sa vie se sont ils accomplis le Vendredi. En 1889, on fit, en France, des plaques de fonte de fer, pour honorer un anniversaire du S. C. de Jésus et mettre les habitations sous la protection de ce Cœur divin. M. de Cuverville a fixé une de ces plaques à son vaisseau. "*la Naiade*" dont la devise est ; *Pour Dieu et pour la patrie*. Comme vous le voyez, l'amiral tertiaire ne cache pas ses sentiments chrétiens. Aussi les franc-maçons l'ont-ils en horreur. Demandons à Dieu de protéger toujours *notre frère en S. François d'Assise*.

CHRONIQUE.

Le chemin de fer de Jaffa à Jérusalem a subi des avaries sérieuses par suite des grandes pluies. On est obligé de faire des réparations. La ligne est en opération entre Jaffa et Ramleh, mais exclusivement pour les employés ; elle n'a pas encore été ouverte au public. Cependant le P. Urbain de Castelplano, supérieur de l'hospice franciscain à Ramleh, a été le premier qui par une faveur spéciale de l'administration a eu le plaisir de faire le voyage entre Ramleh et Jaffa en chemin de fer.

Guillaume II et L'ivrognerie. Le Projet de l'empereur, pour supprimer l'ivrognerie, a été révisé par ses ministres. Ceux-ci ne croient pas que le public verrait d'un bon œil les chambres adopter une mesure pour restreindre l'usage des boissons, et pour cette raison, ils proposent de se contenter de punir plus sévèrement les ivrognes à l'avenir.

L'empereur n'est pas de cette opinion. On lui a transmis une copie de la mesure que l'on se propose de soumettre au landstag.

Il a envoyé le projet aux ministres, en suggérant de faire soumettre à l'analyse les boissons livrées à la consommation.

Frappé de l'étendue des ravages causés par l'ivrognerie, le gouvernement a ouvert une enquête, afin de constater jusqu'à quel degré l'usage des boissons frelatées contribue aux maux que révèlent la statistique des hopitaux et les renseignements provenant d'autres sources.

On constate, d'après un rapport officiel, qu'il y a eu, dans la première quinzaine de juillet, 147 suicides, causés pour la plupart par l'intempérance.

On se propose d'imposer les pénalités les plus sévères pour empêcher la vente des boissons malsaines.

Coupable de lèse-majesté. Un vicaire de Wollstein (Posen), ayant rendu visite à une famille de la paroisse, avait remarqué que le portrait de l'empereur Guillaume était suspendu entre deux images représentant des saints. Il avait pris la liberté de faire observer à la mère de famille que ce rapprochement entre un souverain protestant et des saints de l'Église catholique était inconvenant et blessant pour ces derniers. Traduit devant le tribunal correctionnel de Wollstein pour répondre du crime de lèse-majesté, le vicaire vient d'être condamné à quatre mois de forteresse.---Dieu ratifiera-t-il cette condamnation ?